Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 46 (1987)

Artikel: Les pulsions en psychanalyse : concept ou mythe?

Autor: David-Menard, Monique

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-883092

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Studia Philosophica 46/1987

MONIQUE DAVID-MENARD

Les pulsions en psychanalyse: concept ou mythe?

Le statut du corps dont il est question en psychanalyse peut se déterminer par le recoupement de deux types d'investigation: la lecture des textes freudiens concernant la pulsion et les représentations énergétique ou cybernétique du «fonctionnement psychique» d'une part, l'essai pour comprendre de quels processus ces concepts rendent compte dans la clinique psychanalytique d'autre part, c'est-à-dire dans le champ du transfert. Si la lecture des textes qui définissent la pulsion ou qui construisent des modèles de l'appareil psychique était le seul recours, le lecteur ne saurait départager les interprétations diamétralement opposées qu'on peut en faire, qu'on peut faire en particulier de l'étrange expression freudienne selon laquelle le concept de pulsion est un «concept-limite» entre ce qui est de l'âme (das Seelische, improprement traduit par psychique) et ce qui est du corps comme somatique. Freud lui-même, dans «Triebe und Triebschicksale» admettait lui-même qu'il réfléchissait avec des concepts approximatifs et provisoires, ce qui, affirmait-il, ne l'empêchait pas d'avancer. Peut-on, presque un siècle plus tard, essayer de préciser dans quelle contrée – qu'il nomma sexualité – il s'est ainsi avancé, par rapport à celles que rendent intelligibles une métaphysique de l'âme comme forme du corps organisé, ou une métaphysique dualiste de l'esprit et du corps?

I. Le physiologique dans le pulsionnel: constitutif ou introuvable?

On se rappelle qu'en définissant la pulsion, Freud la caractérise par le rapport de quatre éléments [1]: la poussée (Drang), le but (Ziel), l'objet (Objekt) et la source (Quelle). Que la poussée soit définie comme une exigence de tra-

1 S. Freud, Gesammelte Werke, t. X, Fischer Verlag 1973, p. 214.

Correspondance: Mme Monique David-Ménard, 16, Marché St. Honoré, F-75001 Paris

vail, avec une référence au physicien Helmholtz, et la pulsion comme un «morceau d'activité» nous situe d'emblée au centre des ambiguités de la conception freudienne. Cette activité doit-elle, à cause du voisinage avec la notion de travail, être conçue au sens propre et étroit de la motricité physiologique, ou bien au sens métaphorique de créativité? D'un point de vue purement textuel, toutes les combinaisons semblent envisageables; ainsi deux textes récemment publiés s'engagent-ils dans des interprétations complètement hétérogènes des indications freudiennes:

Deux psychologues américains, K. H. Pribram et Merton M. Gill, dans un ouvrage traduit en français en 1986 se proposent de montrer [2] en quoi les recherches actuelles en psychologie cognitive recoupent et développent les hypothèses avancées par Freud en 1895, dans son «Esquisse d'une psychologie à l'usage des neurologues». Dans cet ouvrage, Freud représentait ce qu'il nommait de façon vague l'appareil de l'âme (seelischer Apparat) comme une machine faite de neurones, dont la structure permettait d'emmagasiner de l'énergie d'origine externe et interne, et dont la fonction consistait à décharger cette énergie. Selon Pribram et Gill cette formulation serait un véritable modèle des conditions neurochimiques du fonctionnement dit psychique: lorsque Freud parle de l'«intérieur du corps», ces auteurs entendent cette expression au sens du corps physiologique; depuis Meynert (1890, Vorlesungen über Psychiatrie), les neurones centraux étaient supposés «percevoir leur propre état nutritionnel. De là il n'y avait qu'un pas jusqu'à l'idée de neurones sensibles aux substances chimiques. C'est une telle perception» des conditions de la douleur et du plaisir qu'aurait tenté de décrire Freud. Et Pribram et Gill ne craignent pas la subtilité, tout en faisant de Freud le précurseur de l'actuelle neurochimie du système nerveux, de critiquer son trop grand souci quantitatif, dans la construction de son modèle: «Freud aurait dû reconnaître que la douleur et le plaisir sont tous deux des concepts qualitatifs et non quantitatifs à partir du moment où ils sont perçus par la conscience.» [3]

Mais peut-être aurait-il fallu remarquer que si Freud tient tant, en effet, aux formulations quantitatives, dans *L'Essai* comme ailleurs, s'il n'a jamais cessé d'affirmer que le plaisir était la sensation de décharge, par la motilité, des quantités toujours excessives emmagasinées par le système, c'est parce qu'il a fait, non pas une théorie de la conscience qui enregistrerait des don-

2 Karl H. Pribram et Merton M. Gill, Freuds «Project» reassessed, New York 1976, Trad. Paris 1986.

3 Op. cit. p. 61.

nées neurologiques subtiles, mais une théorie de l'hallucination comme état le plus facile à comprendre du système, dont le rapport au réel perçu ne va pas de soi. Freud avait sous les yeux les «représentations hyperintenses» des crises d'hystéries. Que le plaisir soit défini quantitativement ne constitue pas une première modélisation, encore trop quantitative, d'un processus conçu actuellement de manière plus fine par la neurochimie de la douleur et du plaisir; mais le langage de la décharge indique plutôt en quoi le plaisir dans son excès, échappe radicalement à ce que le sujet peut se représenter de son rapport à ce qui le fait jouir et que Freud nommait «l'epreuve de la satisfaction».

L'autre lecture de Freud annoncée, si différente de la première citée est celle de J. Lacan, dans le dernier tome publié de son Séminaire [4]. Des deux premiers éléments constitutifs de la pulsion, la poussée et le but, ce que retient ici Lacan, c'est une remarque freudienne parmi d'autres, concernant le but. Freud signalait qu'une pulsion peut être inhibée quant au but, – «l'expérience nous l'apprend», disait-il. Pour Lacan cette idée de l'inhibition du but devient un principe d'intelligibilité de la pulsion. La pulsion est essentiellement inhibée quant au but c'est-à-dire capable de ne pas se satisfaire par un processus de décharge qui serait conforme à une supposée fonction d'autorégulation ou d'équilibre de l'appareil dit psychique. Par cette affirmation, Lacan poursuit deux buts ici condensés, et dont il n'explicite jamais l'hétérogénéité: critiquer une lecture physiologique des textes freudiens et établir le privilège de la perversion comme pulsion-type, en ce qu'elle fait apparaître que la pulsion ne s'accomplit qu'au mépris de la «vie», en soi et en l'autre. Le physiologique étant considéré comme une métonymie de la vie, entendue comme ensemble des équilibres que met en jeu la pulsion dans son caractère excessif, on peut risquer la boutade que le pervers est un héros épistémologique, puisqu'il rend effectif le pulsionnel comme ruine de la vie . . . Parce que les interprétations analytiques, dans le cadre d'une cure, usent, comme les symptômes et le désir lui-même de semblables boutades, la théorie de l'inconscient userait des mêmes tropes. Précisons donc comment Lacan critique une conception biologisante de la pulsion, dans ce livre sur *L'Ethique de la psychanalyse:* il commente le texte freudien sur la pulsion en posant une liaison non accidentelle entre une possibilité concernant le but, comme on l'a vu, et un caractère de l'objet spécifique de l'état amoureux, l'idéalisation et la surestimation de l'objet sexuel. Jointe à la sublimation du but, en quoi consiste l'inhibition de la satisfaction par la décharge, la

4 J. Lacan, Le Séminaire, livre VII. L'Ethique de la psychanalyse.

surestimation de l'objet sexuel, c'est-à-dire l'idéalisation, peut aller jusqu'au mépris de la vie propre du sujet, soit jusqu'à l'effraction de toute autorégulation. Le dessein de Lacan est de montrer que Kant, dans la description de l'activité humaine qu'il propose, non sans rigueur, dans la *Critique de la raison pratique,* s'est illusionné sur un point que révèlent certains exemples. Kant soutenait qu'à tout homme il appartient de pouvoir s'abstenir d'entrer dans une chambre où une femme désirée l'attend, s'il sait qu'une potence l'attend aussi après le plaisir. A cet exemple kantien, Lacan objecte que, justement, la signification de l'*Au-delà du principe de plaisir* freudien consiste à mettre en doute cette évidence invoquée et jamais justifiée par Kant. Le masochisme et le sadisme montrent que la conservation de la vie, fût-ce par un pur souci de non-contradiction de la maxime de nos actes, ne peut être posée comme loi du désir. La question épistémologique du statut de la pulsion se transforme ainsi, en réflexion sur Kant avec Sade et en critique de Kant par Sade.

Cette habile dérive lacanienne par rapport à la question dont nous étions partis montre en tout cas une chose: une lecture psychanalytique des textes freudiens, en particulier des textes sur la pulsion fait toujours intervenir des données cliniques privilégiées par l'interprète, et qui se combinent avec la lecture proprement dite.

Ne pourrait-on montrer qu'en effet une certaine conception de la clinique du transfert oriente toujours la compréhension du concept de pulsion, sans pour autant confondre l'épistémologique et le clinique?

II. Les pulsions dans le champ du transfert

Revenons un moment au texte sur la pulsion. Sa spécificité est de lier des éléments ordinairement réputés hétérogènes: la poussée et le but semblent faire référence à un modèle énergétique et même physicaliste du corps. Mais la mention faite de l'objet dément la pertinence de cette lecture, puisque l'objet, ce peut être une partie du corps d'un autre mais aussi bien un drapeau, un trait significatif, un symbole, une bottine ou l'un de ses boutons. La spécificité du corps érogène se confirme par le quatrième élément constitutif de la pulsion: la source, comme zone érogène, est certes un lieu du corps, mais un lieu capable de ce que Freud nomme une épreuve de satisfaction qui le lie précisément à un objet dans sa complexité. Le champ ouvert par le concept de pulsion est donc paradoxal au regard des divisions reçues

des savoirs, mais il n'est pas vague ni mythique. Telle fut après tout la position constante de Freud: à l'époque même où il parlait, de façon peu claire de «conversion hystérique», c'est-à-dire de transformation d'une «énergie psychique par passage dans l'innervation somatique», il n'en désignait pas moins fort clairement ce qu'était ce processus dans la cure: dans le récit du cas d'Elisabeth von R. [5], par exemple, à l'évocation de certains événements, les jambes de sa patiente se mêlaient de la conversation avec le thérapeute par la réapparition des douleurs qui constituaient le symptôme majeur de cette femme. Tout en continuant à tenir un langage théorique difficilement situable par rapport à la distinction du «seelisch» et du «körperlich» Freud n'en apprit pas moins à reconnaître dans les symptômes hystériques des lambeaux de scènes de jouissance [6], figées et répétitives, et qui n'échappaient à certains actes stéréotypés de ceux qu'on nomme psychotiques et autistes que par la capacité conservée des sujets à rendre malgré tout à ces douleurs et jouissances leur caractère parlant, par la grâce de certains jeux de mots, adressés à un autre et dans la cure au thérapeute, et qui permettaient donc au sujet de n'être pas prisonnier d'un régime absolument hallucinatoire de la jouissance. «Es geht nicht mehr», cela ne peut plus marcher ainsi, donc je me paralyse, même si je ne peux le dire, tel était l'étrange raisonnement par lequel les phénomènes du corps érogène et ceux du langage s'imposèrent à Freud comme relevant du même registre épistémologique, qui n'était plus ni celui de l'âme ni celui du corps ni celui de leur relation, mais justement celui de la pulsion.

C'est donc par rapport au champ du transfert, et au destin des pulsions dans la cure qu'il convient de concevoir leurs caractéristiques, et par exemple d'envisager cette idée que la pulsion est un morceau d'activité. Que la pulsion s'actualise essentiellement, même si son but peut être inhibé, en particulier dans cette inhibion par principe que constitue la cure, apparaîtra, par exemple, dans la séquence suivante:

Il s'agit d'une patiente, Madame Lang, qui est une jeune femme très séduisante. Elle estime cependant avec acuité que sa vie est gâchée par la manière dont elle séduit les hommes avec qui elle a tour à tour vécu. Elle s'engage toujours dans des aventures qui ont cette caractéristique qu'elle se sent très vite terriblement prisonnière de quelque chose. Elle a l'impression que ce qui l'attire, c'est non pas un point de faille chez l'autre – elle n'est pas hystérique – mais un point de méchanceté, et qu'elle n'est en rapport avec un

5 Studien über Hysterie, G. W., t. I, p. 196.
6 Allgemeines über den hysterischen Anfall, G. W., t. VII, p. 235.

autre, c'est-à-dire que la dimension de l'altérité n'est réelle pour elle que si elle sait le rejoindre en un point de méchanceté qui la fait en même temps terriblement souffrir. Elle ne parvient à résoudre cette difficulté qu'en fomentant un discours illusoire selon lequel elle n'est pas vraiment liée à tel homme, même si elle est engagée jusqu'au cou. Elle pense qu'elle a toujours un pied dehors, un autre dedans, lors même qu'elle vit des années avec un homme. Pendant toute une période de la cure, la représentation privilégiée de son rapport aux hommes se disait par l'expression, énoncée à propos d'un rêve, «séduire les vaches». Elle passait son temps à séduire les vaches, tout en ayant l'impression de manquer complètement sa vie puisque sa seule initiative, tout en rencontrant un succès éclatant, l'enfermait; plus elle devenait un objet de fascination pour l'autre, plus elle se défaisait. Cela se disait encore dans un rêve de pêche, où l'on ne savait plus qui était le pêcheur et qui le poisson; «Tel est pris qui croyait prendre», telle était le dessin de sa prison, une relation érotiquement forte qui se transformait en enfer.

Jusque là, tout est simple, pourrait-on dire; il s'agit de l'analyse de certains fantasmes privilégiés, et des signifiants du désir, c'est-à-dire de représentations. Mais les choses sont devenues plus complexes – et elles le deviennent toujours dans une cure – lorsque les pulsions, au lieu de rester dans l'ordre de ce qui peut se décrire comme représentations, ont utilisé le transfert de façon paradoxale: sur le mode de l'abstention. Le contenu des rêves s'était fait plus déterminé, et donnait à entendre quelles étaient les modalités de la jouissance de cette patiente avec son amant, et surtout quelle signification ces dernières avaient dans son histoire. Dans l'un de ses rêves, elle était assise dans un théatre en rond, appuyée fort agréablement contre un petit mur. Elle insistait beaucoup sur le fait qu'une partie seulement des spectateurs pouvaient la voir. Sur le podium – c'était une sorte de fête de charité ou un meeting –, des acteurs réalisaient une danse avec leurs cous. A une injonction très rapide de son père, elle s'est elle-même dressée. Son père lui a demandé de faire la quête et elle a, avec beaucoup d'empressement, ouvert son porte-monnaie; les billets pleuvaient, pleuvaient et cette pluie l'a fait se réveiller comme d'un cauchemar.

Son père avait fait la guerre d'Algérie, il avait eu une blessure au cou. Blessure que lui rappelait ce cou en forme de cou de cygne des acteurs de son rêve. Ce cou évoquait aussi le sexe de son amant. Dans la cure, jusqu'alors, jamais sa vie présente et jamais rien de ce qui concernait son corps érogène dans l'amour n'avait été mis en relation avec son histoire, avec l'histoire de son désir. Cette patiente, après le récit de ce rêve, s'est mise à parler du fait qu'elle avait été toute son enfance fascinée par la blessure au cou de son père,

d'autant plus fascinée que, lorsqu'elle était petite, elle ne voulait pas la voir, lui avait-on dit. Cette affaire de blessure restait obscure, elle avait de bonnes raisons de penser que son père n'avait donné qu'une version fallacieuse de l'accident qui l'avait causée. Il avait sans doute, dans ce combat, été compromis avec le camp que, dans la tradition familiale tout le monde abhorrait. Il y avait des traditions politiques très fortes dans cette famille. Ce signe du cou, elle l'avait mis en même temps en rapport avec le jeu d'ouverture et de fermeture du porte-monnaie et avec ce qui, d'elle même, s'ouvrait et se fermait, en insistant beaucoup sur «l'empressement»: enfant, elle marchait en effet au doigt et à l'oeil du désir de son père qui, pendant de nombreuses années, lui avait fait choisir ses cravates. Cette petite fille avait passé son enfance à regarder, fascinée, la cicatrice de son père qu'il lui demandait de couvrir. Et son rapport au sexe de son amant restait habité de cette fascination.

Or l'important, en ce qui concerne le pulsionnel, tel qu'on peut le penser psychanalytiquement, c'est-à-dire à partir du champ circonscrit par la cure, est moins la mise en lumière de tout ce matériel, que ceci: après ce rêve la patiente ne pouvait plus venir. En ce sens, disais-je, les pulsions utilisaient le transfert, dans ce cas, sur le mode de l'abstention. Longtemps après, cette patiente a pu dire qu'il existait pour elle une incompatibilité radicale entre être avec son amant et parler de ce qui se passait pour elle auprès de lui. Mais en même temps, c'était par rapport au lieu de la cure qu'elle désertait, que pouvait être risqué ce qui se jouait pour elle avec lui; elle se servait de l'analyse comme d'un lieu où, sûrement on ne nommerait pas ce qui la constituait du point de vue de la jouissance (c'est-à-dire du plaisir, excessif en ce qu'il jouxte ce qui est, pour un sujet, le plus traumatique dans son histoire). Mais le rêve remettait en cause cet équilibre, et rendait nécessaire une abstention plus radicale.

C'est en ce sens que dans le transfert, se joue quelque chose de pulsionnel qui n'est pas mythique: pour cette patiente, le fait de venir ou de ne pas venir, c'est-à-dire de dire ou de ne pas dire ce qui la constituait dans l'ordre de la jouissance, d'aménager l'espace possible pour ne pas le dire en ne venant pas, qui effectuait une séparation entre l'insupportable d'une jouissance et la scène du dire. Mais de telle manière qu'en même temps, la scène du dire entrait en concurrence avec la scène de la jouissance, ou encore qu'elles étaient pulsionnelles toutes les deux, que la pulsion s'actualisait par le rapport de ces deux scènes.

Même si Freud a pu dire, occasionnellement que la théorie des pulsions, c'était sa mythologie, la pulsion n'est pas un mythe, dans le champ du trans-

fert: ce terme de pulsion rappelle non sans insistance que l'histoire d'un désir a pour terrain le sexuel, c'est-à-dire l'érogène. Il n'y a là nulle apologie du corps, mais la reconnaissance de ce fait que ce qui rend un corps érogène, est aussi, pour un sujet, le plus traumatique, et que ceci fait l'enjeu d'une analyse. Pour rendre concevable la pulsion, Freud eut recours en effet à des modèles energétiques. Même si ceux-ci peuvent sur certains points être pris au pied de la lettre – pourquoi un discours n'aurait-il pas sens à la fois dans deux ordres de phénomènes impossibles à concevoir ensemble? – là n'était pas la spécificité de ce que pensait Freud. Que la pulsion soit, comme «Drang», un morceau d'activité désigne non seulement, en un sens spinoziste, le fait que de toute façon la pulsion existe en se produisant, mais plus précisément que cette actualisation se fait dans les conditions du transfert: par une répétition du traumatique où l'agir précède la possibilité du dire. Que le plaisir soit la sensation d'une décharge énergétique qui s'effectue par la motilité fait référence à la proximité mais aussi à l'exclusion mutuelle de la jouissance et du dire, et à la manière dont le champ du transfert intervient dans cette relation tout en lui permettant d'apparaître.